

drine Fellay Morante et Denis Berthiaume. Les auteurs rappellent que les capacités intellectuelles ne diminuent pas avec l'âge, mais qu'elles sont simplement ralenties. Le vieillissement peut fragiliser l'apprentissage, mais il ne doit pas être considéré comme un obstacle insurmontable. Au contraire, ils mettent l'accent sur le rôle social essentiel joué par la formation, qui contribue à maintenir les capacités intellectuelles des adultes âgés et leur sentiment de faire partie de la société. Une pédagogie tenant compte des besoins particuliers des adultes âgés serait à développer selon ces auteurs.

Cet ouvrage réclame fortement la présence des adultes âgés dans la formation. L'institutionnalisation d'un espace de formation ainsi qu'une pédagogie adaptée sont encore freinées par la représentation de la retraite comme un temps de « *dolce far niente* », et par la conviction d'une incompatibilité entre vieillesse et formation. Ces deux défis sont bien exposés par les auteurs. Par contre, le défi social de séduire la part de la population réticente à l'idée de la formation continue pour les âgés reste malheureusement peu abordé. Comme il fallait s'y attendre, l'intérêt de poursuivre une formation après la retraite correspond au mieux aux milieux favorisés en matière de formation¹. Même si le nombre de personnes intéressées par l'apprentissage va augmenter du simple fait de l'arrivée de la génération des baby-boomers, les auteurs doivent confesser que ce défi social reste le plus difficile à relever.

En somme, l'argument le plus fort pour la formation tout au long de la vie demeure le double profit économique pour la société en ayant des retraités en bonne forme d'une part, et de profiter de leur contribution active d'autre part. De plus, la possibilité de continuer la formation jusqu'à la mort pourrait devenir pour les adultes âgés un moyen

d'épanouissement personnel en réduisant le sentiment d'inutilité à la société.

Martina von Arx
Département de Sociologie
Université de Genève
martina.von-arx@etu.unige.ch

Dubuis, Alexandre : *Grands brûlés de la face. Épreuves et luttes pour la reconnaissance*. Lausanne : Antipodes. 2014. 348 p.

A travers ce livre, issu de sa thèse de doctorat, Alexandre Dubuis nous invite à percevoir la brûlure grave à partir d'une réflexion sociologique. En Suisse, la médiatisation de la brûlure n'est jamais axée sur le vécu des grands brûlés, mais elle se concentre davantage sur les avancées médicales en matière de soins. De ce fait, il existe peu de données sur le vécu et la qualité de vie des grands brûlés après la sortie de l'hôpital. Il a semblé nécessaire à l'auteur de ne plus considérer la brûlure grave comme une problématique spécifique à la médecine mais bien de l'amener dans le giron de la sociologie. Dans la préface, Nicolas Dodier précise que l'ouvrage vient combler un manque important (ce qui lui semble aujourd'hui indispensable) dans le champ de la sociologie de la brûlure.

L'auteur introduit son ouvrage avec des exemples tirés de fictions et de récits médiatisés. Dans les fictions, le destin des protagonistes brûlés se confond avec celui d'autres personnages atteints à la face pour cause de maladie ou de malformation.

« L'étiologie de l'atteinte importe peu, tant l'accent est mis sur la visibilité permanente des séquelles et des difformités » (p. 316). Dans les fictions ou histoires médiatisées, ces personnages sont représentés comme des monstres qui, pour « vivre en paix », ont comme unique solution soit de vivre reclus, loin de toute interaction sociale, soit de trouver le repos dans la mort ou le suicide. Une première question est

1 Meyer Schweizer, Ruth, Ben Jann, Laurence Brandenberger et Simon Hugli. 2013. *Enquête 2012 auprès des membres des Universités des seniors en Suisse*. Berne : Institut de Sociologie, Université de Berne.

posée au lecteur : comment peut-on vivre avec un visage défiguré ? Tout au long de sa recherche, Alexandre Dubuis nous explique pourquoi il est aussi difficile de vivre dans la société actuelle avec une atteinte à la face. Dans les premières pages, il pose les questions auxquelles il va tenter de répondre tout au long de sa recherche : comment des personnes défigurées perçoivent-elles l'impression qu'elles produisent chez les autres ? Comment l'appréhendent-elles ? Et aussi, comment la gèrent-elles ?

Pour répondre à ces questions, l'auteur divise son livre en cinq chapitres bien distincts, rendant ainsi la lecture agréable et fluide. Les réponses à ses questions ne sont pas un point de vue « inventé » par la théorie, mais élaboré à partir des récits de vie des grands brûlés de la face que l'auteur a essentiellement récoltés lors des dix-huit entretiens semi-directifs effectués dans le cadre de cette recherche longitudinale.

Au fil des chapitres, l'auteur nous emmène dans l'univers de la brûlure grave à travers trois périodes qui rapprochent le lecteur de ce que peut vivre un grand brûlé.

La période initiale est présentée dans le premier chapitre. Dubuis expose les aspects médicaux et psychologiques qui dominent habituellement le champ de la brûlure pour que le lecteur comprenne les répercussions physiques et identitaires d'une brûlure grave. Ceci afin de mettre en avant la légitimité d'une réflexion sociologique dans ce domaine. Le chercheur décrit clairement les étapes de la prise en charge d'un grand brûlé en initiant le lecteur profane au jargon médical utilisé. Dans cette période, le grand brûlé est plongé dans un coma artificiel durant plusieurs semaines afin d'éviter les supplices dus à la douleur des brûlures et des soins prodigués.

La période secondaire est expliquée dans le second chapitre. Elle commence lorsque l'accidenté sort du coma et qu'il doit à nouveau exister et se découvrir. Le grand brûlé prend conscience de ce qui lui est arrivé et de sa nouvelle apparence. Il doit alors exister à nouveau et se reconnaître. Se reconnaître

est une étape psychologiquement difficile et douloureuse pour l'accidenté. L'hospitalisation peut durer plus d'une année ; l'hôpital devient alors un lieu sécurisé où le grand brûlé apprend à se reconnaître et à revivre. Dans ce second chapitre, l'auteur aborde « l'épreuve » ainsi vécue par le grand brûlé.

La période tertiaire, analysée dans les trois derniers chapitres, est la période sur laquelle l'auteur a choisi de centrer sa recherche. C'est le moment où le grand brûlé sort d'un lieu sécurisé (l'hôpital) pour vivre dans un lieu non sécurisé (la ville). Les interactions sont au centre du troisième chapitre. Les réactions de gêne et de malaise auxquelles sont confrontés les grands brûlés sont analysées dans la veine des travaux d'Erving Goffman à travers le concept d'« inconfort interactionnel ». L'inconfort interactionnel fait émerger deux thématiques centrales de la recherche : celle de la visibilité et celle de la reconnaissance. L'auteur présente les divers apprentissages mis en place par les grands brûlés pour gérer ces interactions d'inconfort. Les deux derniers chapitres abordent la lutte « contre », qui est expliquée comme une lutte se vivant dans des situations concrètes de confrontation à la différence corporelle (par exemple, lutter contre l'humiliation) et la lutte « pour », qui consiste à faire reconnaître la souffrance vécue ; une souffrance morale.

En effet, une fois dehors, le grand brûlé vit l'exclusion et le rejet. Il est confronté aux regards, aux jugements et, parfois, aux insultes. Le stigmate est alors abordé en désignant les grands brûlés comme des « stigmatisés faciaux ». L'auteur emprunte à Goffman (1996 [1975]) le concept de « stigmate des monstruosité du corps » pour entamer son analyse. Il nous présente la typologie de Goffman différenciant les discrédités et les discréditables. Dubuis se demande alors si les « stigmatisés faciaux par brûlure sont contraints d'accomplir (et à faire accomplir) à leurs interlocuteurs un certain travail d'interprétation » (p. 72). Pour apporter des réponses, il emprunte une méthodologie différente de celle de Goffman en s'appuyant sur des travaux de la sociologie

de la reconnaissance (notamment Axel Honneth et Olivier Voirol).

Dans les récits de vie, la notion de l'avant et l'après-brûlure (phase post-brûlure) apparaît de manière récurrente dans chacun des chapitres. En s'appuyant sur les travaux de Ricœur (1985; 1996 [1990]), Dubuis aborde l'importance de l'identité narrative pour montrer que «derrière cette mise en récit se construit une identité narrative qui assure la jonction entre un avant et un après l'accident.» (p. 23). Cette jonction permet alors au grand brûlé de se reconnaître et d'être reconnu; ce qui amène l'auteur à se pencher sur l'identité. La brûlure grave du visage détruit tout signe de reconnaissance avec le visage «d'avant». Dans certains cas, le grand brûlé est uniquement reconnu grâce à sa voix, qui souvent n'a pas changé. Il arrive régulièrement que les grands brûlés de la face doivent refaire leur carte d'identité. Les diverses amputations auxquelles l'accidenté est soumis ne lui permettent plus de reconnaître son corps. La place du corps et de la peau dans les interactions, au sein de la société d'aujourd'hui, sont deux dimensions largement étudiées dans ce livre et nourries par les travaux du psychanalyste Didier Anzieu.

L'une des particularités de cette recherche est que l'auteur a souhaité qu'elle permette au lecteur de faire un apprentissage en étant «contraint» d'endosser la perspective de celui qui est regardé en rupture soudaine avec celle, plus habituelle, de ceux qui regardent. C'est pour cela qu'il a donné une place centrale aux récits de vie. Cela explique probablement pourquoi il a fait le choix de ne pas s'intéresser davantage au vécu des proches des concernés. Une approche par l'entourage aurait toutefois permis de mettre en évidence un autre combat: celui de vivre avec un grand brûlé.

Pour conclure, ce travail met l'accent sur les habiletés interactionnelles et les compétences qui permettent au grand brûlé de ne pas être méprisé. Durant sa recherche, l'auteur s'aperçoit qu'à sa connaissance, aucun grand brûlé ne vit reclus chez lui, loin de toute interaction sociale. Ceci amène Alexandre Dubuis à avancer que chaque

grand brûlé de la face vit, dans son quotidien, de nombreuses épreuves et luttes pour la reconnaissance. Il constate qu'«avec les années, les gens trouvent des parades» (p. 89).

Cette recherche se veut militante. L'auteur milite pour un droit à la reconnaissance et un droit à la différence. Ce livre parlera ainsi non seulement aux personnes atteintes de la face et leur entourage, mais aussi à toute personne intéressée par la thématique de la reconnaissance. Dans une société qui se veut parfaite, ce livre bouscule les représentations de la normalité et de la déviance physique.

Il aurait été néanmoins intéressant d'approfondir la notion de «handicap» causé par une brûlure grave. Différents points de vue sont proposés et appuyés par des auteurs reconnus dans ce domaine. Alexandre Dubuis choisit de retenir le concept de «handicap d'apparence» pour parler des brûlures graves de la face. Il serait intéressant d'approfondir cette notion de handicap et se demander si la brûlure est réellement un handicap ou si ce n'est pas plutôt le monde dans lequel nous vivons qui en constitue un.

Références bibliographiques

- Goffman, Erving. 1996 [1975]. *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*. Paris: Editions de Minuit.
- Ricœur, Paul. 1985. *Temps et récit III. Le temps raconté*. Paris: Seuil.
- Ricœur, Paul. 1996 [1990]. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.

Alizée Lenggenhager
Département de sociologie
Université de Genève
CH-1205 Genève
alizee.lenggenhager@etu.unige.ch